

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, 20 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILIATREAU & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires,
No. 8 Rue Ste. Thérèse.
Boîte 345.

Chronique d'Ottawa

La session vient de se terminer. Le pays s'est enrichi de quelques nouvelles mesures qu'on aurait tort de prendre pour des mesures de capacité, vu l'incapacité notoire de leurs auteurs. Ces balangoires-là, qui se contentaient naguère de se trémousser à l'état de projet, font loi aujourd'hui, tout comme les samedis autours qui n'ont jamais su faire autre chose, et avec un e muet par dessus le marché.

On s'est voté de quoi faire la pote pendant un an ; on a discuté sur la protection, sur le tabac canadien sur le droit d'épouser toute une famille, belle mère comprise, sur le rag baby, sur le collège militaire, sur l'indépendance de ceux qui n'en ont pas, sur la Cour suprême, enfin sur un tas d'affaires qui ne me regardent pas et qui regardent encore moins les députés ; les plus loquaces parmi ces derniers, n'ayant pris la parole que dans le chimérique espoir de faire accroire au public qu'ils entendent quelque chose à la politique.

On a télégraphié à la Reine pour lui apprendre avec quelle douleur le peuple Canadien a appris qu'un malotru a tiré sur elle et qu'il l'a manquée. Les Anglais ont toujours affectionné l'exercice du tir. Nulle part comme on Angl'orro on ne cultive avec plus de soin l'art d'enfoncer des choses rondes et pointues dans le corps de ses semblables. Grâce aux sommes énormes dépensées chaque année à Wimbledon et à Shoeburyness, les Anglais se sont fait, chez eux, une réputation de tireurs émérites. Cette réputation se trouve gravement compromise par la maladresse d'un imbécile qui se mêle de tirer en public et qui manque un but offrant une surface assez considérable.

Pour l'honneur du nom Anglais, il faut supposer charitablement que l'arme n'était chargée qu'à poudre. Histoire d'en jeter aux yeux du peuple et de réveiller la sympathie publique en faveur d'une excellente femme qu'un sort cruel a fait naître coiffée d'une calotte un peu hors de mode. Mais le public croira à la maladresse de l'assassin *Would be*, comme disait le défunt *Nouveau Monde* (the *would be assassin*) et c'est si humiliant pour l'Angleterre que le gouvernement a bien fait de lui offrir ses condoléances au sujet du fiasco dont elle a été le théâtre.

On a donné des conseils paternels à la mère patrie, au sujet du b'anchis-

asse de son propre linge sale, mais on s'est bien gardé de lui demander son avis ou de lui exprimer le nôtre sur ce qui nous intéresse le plus directement. Pour rien au monde il ne faut laisser supposer que nous sommes des enfants assez dénaturés pour nous montrer plus loyaux envers le Canada qu'envers l'Angleterre. Pour nous, la loyauté, c'est de crier sur tous les toits que le bonheur parfait consiste à vivre et à mourir à l'ombre de ce vieux drapeau qui, depuis si longtemps, sert de paravent aux turpitudes de la perfide Albion. Si ce genre de loyauté était banni de la terre, il se réfugierait dans le cœur d'un Roy, et Dieu sait si nous avons dans le pays des gens qui répondent à ce nom réactionnaire

Toute la semaine dernière on a discuté sur le projet de loi de l'embellissement que les anglais appellent *gerrymandering*. M. Ross, pour faire pièce à Sir John, a présenté lui aussi son bill intitulé : *An act to bulldoze the liberal party of Canada*. Comme les traducteurs officiels n'arriveront jamais à mettre cela en français, je crois devoir leur interpréter le sens de ces paroles *calabristiques*. Cela veut dire : « Acte concernant les taurilles du parti libéral. »

L'Ecole des Arts, fondée ici il y a quelques années, a déjà fait un bien immense. En fait de peintures il y a progrès réel. Les artistes chargés de la décoration des clôtures vous peignent les mots « Huile de St. Jacob » d'une façon si charmante qu'ils mériteraient d'être invités à donner un coup de pinceau à la clôture de la session. Les jeunes, qui exercent leurs talents sur les bottes de nos députés, cultivent le *clair obscur* avec succès. Le malheur est qu'ils ne se peignent pas eux-mêmes et qu'ils ne songent pas le moins du monde à rendre ce service à M. Bunster.

L'un des édifices les plus remarquables d'Ottawa est sans contredit l'église située au coin des rues Queen et Bridge. Comme architecture, elle ne le cède qu'à la tour MacKenzie qui figure trois cloches à vaches superposées (pas les vaches, les cloches.) Comme décoration, elle occupe sans contredit le premier rang dans la capitale du Canada. Ancien temple protestant, elle a été transformée en un magasin de fer ouvert à tous venants, croyants ou mécréants. Sur le toit on lit en lettres de quatre ou cinq pieds : « A. D. Frazer's non sectarian tabernacle. » Autrefois on y vendait de la religion protestante ; aujourd'hui on y vend du mastic, du goudron, des clous, des limes, des câbles, et autres *légumes*, ce qui vaut beaucoup mieux.

Toute la nomenclature des articles s'étale en grandes lettres sur le clocher, les pans, la tour et la toiture. Quelques unes des inscriptions datent de la Renaissance. Les autres sont évidemment des vestiges de l'ancien culte, comme celle-ci, par exemple : « American and English Tools. » Mais tout cela m'intéresse uniquement au point de vue de l'art du badigeon. Oscar Wilde, qui doit prochainement faire une conférence ici sur l'art de la décoration, ne manquera de

mentionner cette église positiviste, en même temps qu'il indiquera aux vices obscurs le moyen le plus sûr de se faire décorer par les gouvernements des populations barbares qu'ils représentent.

M. Hesson, un député qui a blanchi sous le harnais, arrive à la Chambre l'autre jour avec une barbe noire aux reflets bleuâtres, et un toupet peu fourni, mais également noir. Le vieux Joe Rymal, qui ne perd jamais l'occasion de railler les Conservateurs, se lève gravement, et demande qu'un bref d'élection soit émané pour la division électorale de Perth Nord, parcequ, ajoute-t-il, M. Hesson, le député actuel, s'est teint (s'éteint). Ce que je te donne là n'est que la traduction, mais si tu veux la version anglaise, la voici : *Mr. Hesson has dyed*. Depuis ce temps là, M. Hesson éprouve une horreur instinctive pour les calembours. Il croit en entendre partout. Il y a quelques jours un député disait en sa présence à quelqu'un : « Viens donc de ce côté-ci, on t'invite. » M. Hesson a cru comprendre qu'il disait : *On teint vite*, et il a aussitôt déclaré qu'il n'aimait pas qu'on lui tiut un langage qui tintât aussi mal à son oreille.

Enfin, la Chambre a terminé ses travaux, le pays respire, et les députés dont le mandat expire, aspirent à se faire réélire.

TIRELIRE
COUACS.

Depuis que les femmes exercent la médecine en France, il se passe des incidents assez drôlatiques. Témoin celui-ci qui est tout récent. Un monsieur, tout effaré, monte quatre à quatre chez son médecin. Ce dernier a cédé sa clientèle depuis peu à une femme docteur, circonstance que le client ignore. — Vite, vite, crie-t-il à la bonne, dites au docteur qu'il vient chez moi. — Impossible en ce moment, monsieur. — Comment, impossible ! Mais ma femme est en mal d'enfant. — Le docteur aussi, monsieur.

C'est toujours le même résultat. M. John Bonner, propriétaire du grand magasin de merceries de la rue Yonge, Toronto, nous raconte des choses très remarquables du grand remède allemand. « L'Huile St. Jacob m'a guéri d'une névralgie de cinq ans de durée ; j'avais perdu tout espoir d'être guéri, après avoir essayé au-delà de cinquante remèdes. A présent j'en ai non-seulement chez moi, mais à mon magasin. C'est une excellente chose, et tout le monde devrait en avoir. »

Il se prononce peu de discours français à Ottawa. Un seul homme suffit à les traduire, et encore il n'en a pas pour sa creuse dent. L'autre jour, M. Valin a fait un discours de deux minutes. Le traducteur, qui a l'œil aux affaires, dit à l'un de ses voisins de la galerie : — Il a parlé pour 5 cents. La traduction de ce discours ne me rapportera pas de quoi payer la traite.

Une définition : Echafaud : Petite lucarne qui donne sur l'éternité.

Nous commençons aujourd'hui la publication d'un feuilleton, *Histoire d'un Tigre*, par l'abbé A. de Savigny, qui ne le cède en rien aux Aventures du Baron de Munchhausen.

Un cultivateur américain de St. Johnsbury, Vt, a pris à son service, il y a quelques jours, un jeune canadien-français.

Ce cultivateur avait-il lu la fameuse charge du colonel Wright contre les Canadiens ? Le journal anglais ne le dit pas.

La conduite du cultivateur américain semble cependant indiquer qu'il a lu le rapport Wright. Car aussitôt que notre homme eut le jeune canadien à son service, il se mit en tête de le faire travailler comme un esclave.

La première fois que notre compatriote dormit sous le toit de son maître, il fut réveillé à 4 heures du matin pour déjeuner, ce qu'il fit de bon cœur. Mais la dernière bouchée prise il retourna à son lit, se rendormit, et à six heures il était debout pour déjeuner avec les autres serviteurs.

Notre jeune compatriote, en se mettant à table, fit observer à ses compagnons que jamais de sa vie il n'avait servi de meilleur maître, qu'on le réveillait pour réveiller, et qu'on le choyait comme il ne l'avait jamais été.

Pas bête notre canadien ! On dit que le cultivateur ne s'est plus avisé de réveiller à quatre heures un homme qui mangeait deux copieux déjeuners en riant de lui.

Secret bien gardé : — X..., l'autre jour, perdait à la bourse une vingtaine de mille francs.

Le lendemain matin, le baron D... qui est l'intime de la maison, arrivait chez lui et lui disait délicatement :

— Mod cher ami, on dit que la liquidation a été dure. J'ai quelques fonds disponibles, et si une vingtaine de mille francs pouvaient vous obliger...

— Ah ! s'écria avec effusion le bourgeois, c'est pousser trop loin l'amitié ! Vous avez deviné que j'étais gêné !... car je n'en avais parlé à personne ! Je ne l'avais dit qu'à ma femme.

Une aimable cantatrice a consigné sa poste : il y a du papier timbré à l'horizon.

L'huissier pénétre dans le salon. — Comment !... Justine, je vous ai dit que je n'étais là pour personne.

— Ce monsieur a dit qu'il venait instrumenter... je l'ai pris pour un musicien.

Un Marseillais et un Parisien devisent sur la météorologie.

— Pour un ciel bleu, un ciel pur ; parlez-moi de la Provence, voilà un ciel bleu, un ciel pur ! Nous passons des trois mois sans un nuage.

— Et à Paris, jamais de pluie. — Pardon, mais cette année de tantôt ?

— Elle venait d'autre part, poussée par le vent ; mais de la pluie de Paris, jamais !

Un vieux soldat de cavalerie, alourdi par quelques petits verres, essaye vainement de montrer sur son cheval à chaque effort, il appelle un nouveau saut du calendrier.

— Saint Paul, viens à moi ! Saint Pierre, aide-moi ! Saint Michel, pousse-moi !

Enfin d'un suprême élan, il s'enlève et retombe de l'autre côté.

— Doucement donc ! crio-t-il en se relevant, pas tous à la fois.

Il faut se quitter souvent pour s'aimer toujours.

des pays qu'il a conquis et qu'il est obligé de... restituer.

Plus d'une rixe sérieuse avait eu lieu ; la boxe et le duel avait plus d'une fois servi d'intermède au raout. Dans le but d'une pacification durable, on venait enfin de mettre à l'index les questions brûlantes d'amour-propre national, et on était tombé d'accord unanimement, d'alimenter à l'avenir la conversation de tout autre propos, sous peine d'un grog général au genièvre, payé par le délinquant.

Il arriva qu'un mois de septembre, la table de la taverne fut tout à coup envahie par une bande d'amateurs de chasse ; c'était précisément à l'époque où le préfet de police de la capitale autorise le meurtre du lapin et de la perdrix qui ont leur domicile dans les limites de sa juridiction.

On avait apprécié l'art avec lequel l'hôtelier anglais savait cuire à point le train de derrière d'un lièvre, et, chaque jour, les Robins-des-bois de la banlieue fournissaient des victimes à sa broche. Bientôt les chasseurs, gens à la langue aussi agile qu'un pied léger, se mirent à raconter à qui mieux mieux les exploits de leur vie incidentée. Dieu sait ce que leur imagination enfanta de faits surhumains.

D'abord on commença par le récit de la chasse au gibier du terroir natal, puis on s'éleva jusqu'à la chasse pyrénéenne ou alpine ; on poursuivit, sans quitter la table, le chamois et l'izard à travers des précipices, on les attrapa à la course. Un convive avait tué assez d'ours pour coiffer une compagnie de garde nationale. Un autre raconta comment, avec un fusil Lefauchaux, il avait contraint une laie et ses quatre marçassins à danser devant lui, et en mesure, un galop Musard.

De tous les chasseurs, un seul était silencieux ; il se nommait M. Robert. C'était un vieillard presque sexagénaire, dont le regard était narquois et l'expression de figure insouciant. Il passait pour avoir eu une existence aventureuse, mais rarement il abordait le chapitre de ses souvenirs.

— Et à vous M. Robert, n'est-il pas arrivé quelque événement extraordinaire dans vos chasses ? dit un commensal, un jour que la causerie avait été plus animée que de coutume.

— Oh ! oh ! fit le vieillard, sans paraître avoir mémoire d'aucun fait curieux. Puis, comme si le souvenir lui revenait, sa tête se releva, son regard brilla d'une flamme subite, une expression de terreur, qui fit croire un moment à un malaise qu'il éprouvait, se manifesta sur sa figure. — Ce n'est rien, messieurs, dit-il aux personnes qui se disposaient à le secourir, ce n'est rien, c'est un souvenir qui date de plus de trente ans : de mes voisins, il passera tout à l'heure dans les vôtres. La pensée seule des événements que je vais raconter, fait dresser doucement le peu de cheveux qui ne sont restés sur la tête.

Un des acteurs de l'aventure que je vais vous dire et dans laquelle j'ai joué un rôle principal, appartenait à la nation anglaise, ainsi, messieurs, chacun ici aura le droit de féliciter exclusivement pour son compatriote.

Je commence : — Vers l'an de grâce 1814, je fis connaissance du capitaine Mac-Clenchem, de l'armée de Bengale. Un long séjour dans quelques parties peu salubres de l'Inde avait détruit la santé de cet officier, et il avait obtenu de résider quelque temps au Cap, dont le climat devait lui être favorable. Ce fut là que commença avec le capitaine Mac-Clenchem une liaison qui plus tard devint une amitié dévouée. Quand le temps du congé du capitaine fut expiré et que sa convalescence lui permit de retourner à ses drapeaux il m'arracha une demi-promesse de l'accompagner à Calcutta, la cité des palais, comme la nomment ses habitants, et de là à Pollyhagabad, où un de mes parents se livrait à la culture de l'indigo.

(A CONTINUER.)